

Les réseaux sociaux : s'armer pour y rester, penser pour les renouveler

Notre grand entretien réunit deux expertes belges aguerries des réseaux : Laurence Rosier, professeure de linguistique et autrice de nombreux livres dont *De l'insulte... aux femmes* (2018) et *Cohabitante l'égale* (voir n° 255), ainsi que Barbara Dupont, doctorante en communication et créatrice de la page Instagram « D'où ? », qui présente sa démarche comme telle : « *C'est du délestage de coups de gueule au gré d'interactions sexistes. Parce que sentir, exprimer et informer sa colère, c'est politique as fuck* » (« très politique »). Un échange à bâtons rompus sur les enjeux des réseaux sociaux et leurs liens avec la démocratie à l'heure où les mouvements conservateurs de tous bords reprennent du terrain sur les luttes féministes.

PROPOS REÇUEILLIS PAR MAÏTÉ WARLAND. ILLUSTRATION : MALIJO

« Quelle est votre relation aux réseaux sociaux ?

Laurence Rosier : « Elle est à la fois très intime et très "extime" [un mot qui fait référence au désir de rendre visibles certains aspects de soi jusqu'à présent considérés comme relevant de l'intimité, ndlr]. Quand j'ai commencé à fréquenter les réseaux sociaux, c'était en tant que linguiste, en me disant : "Waouh, c'est un nouvel eldorado, qu'est-ce qu'on va avoir comme données à examiner ?" Il y avait donc quelque chose de l'ordre de la joie, de la recherche. Et puis après, j'ai commencé à fréquenter les réseaux sociaux... en tant que femme. C'est ce qu'on appelle l'ethnographie : on participe pour observer, on suscite pour observer. Et j'ai progressivement vu deux choses qui n'étaient d'ailleurs pas du tout en contradiction : d'abord, l'émergence de plus en plus grande des voix des femmes et des discours féministes et, parallèlement, la violence de plus en plus importante à un niveau individuel. En étant sur les réseaux sociaux, on était dans un espace public et donc en tout cas, une grande partie des hommes estimaient que vous étiez disponible. Et comme j'étais là en tant que personne individuelle aussi, il y avait cette espèce de disponibilité sexuelle. Je recevais des petits messages, etc. Tout ça m'a fait progressivement réfléchir à la configuration de la parole d'une femme dans l'espace public. »

Barbara Dupont : « Il y a clairement des points de contact avec ce que décrit Laurence. Je suis d'ailleurs de près ses travaux sur les insultes. Parce que, en tant que femme sur les réseaux sociaux, il n'échappe pas à ta conscience, pas une seconde, que tu es en train d'être une femme sur les réseaux sociaux. Donc je rejoins tout à fait ce que tu disais, Laurence. Les réseaux sociaux, je les utilise d'une part, d'un point de vue personnel. La page "D'où ?" est une soupe : ça a commencé comme ça, c'était une espèce de surplus de colère qui devait sortir. Dès que je râle sur le patriarcat ou le capitalisme, ça sort là. Et je me sens très chanceuse d'avoir cet espace-là. Et, d'autre part, je les utilise comme un outil militant. Donc pour moi, Instagram, c'est vraiment un espace d'éducation permanente où j'essaye de faire le lien entre la recherche, et notamment la recherche en sciences sociales, et la recherche féministe et les personnes concernées. C'est donc aussi un espace de vulgarisation. »



**« Dans la vie réelle,
il y a des gens que je ne
fréquenterais pas.
Je ne vois pas pourquoi
je les fréquenterais
sur Internet ! »**

Tu le disais, Laurence, tu utilises aussi les réseaux comme quelque chose d'intime. Est-ce que de manière personnelle, toutes les deux, vous avez déjà vécu des violences ou vous vous êtes déjà retrouvées dans des moments où vous vous êtes silencierées, censurées pour éviter des violences ?

L.R. : « J'ai toujours plus ou moins évité le réseau le plus néfaste pour moi, qui est Twitter [aujourd'hui X. Pour plus d'informations sur les différents réseaux, voir p. 18, ndlr]. Même si, à un moment, j'avais lié mon compte Facebook à mon compte Twitter [les contenus qu'elle y postait se publiaient automatiquement sur l'autre réseau, ndlr], je n'allais jamais voir les réactions. Je sais qu'il y a déjà eu un déferlement de haine sous mon compte, mais je n'ai pas été le voir. Le reste, j'arrive plus ou moins à gérer, parce que je pense quand même que le statut d'universitaire protège un petit peu. J'essaye aussi de ne pas être "toutologue" [donner son avis sur tout, ndlr], c'est-à-dire que même si je peux avoir des engagements sur des sujets politiques, quand je vais m'exprimer en tant qu'experte, je garde un pré carré pour me préserver, évidemment. Et puis, parfois, j'ai envie de râler, comme Barbara, donc je mets quelque chose. »

Barbara, je rebondis sur ce que Laurence dit, est-ce que toi aussi tu évites X (ex-Twitter) ?

B.D. : « Je ne l'utilise pas du tout, et c'est très conscient. J'ai vaguement un compte, mais ça n'a jamais été un compte à vocation féministe. J'ai aussi un petit peu déserté Facebook, que je trouvais plus violent qu'Instagram. Notamment parce que, sur Instagram, je me retrouve plus à m'adresser aux personnes à qui j'ai envie de m'adresser, c'est-à-dire les personnes dominées. Alors que sur Twitter et Facebook, on se retrouve énormément à devoir gérer des réactions de personnes qu'on n'a aucun intérêt à toucher. Internet est globalement violent. Être sur les réseaux sociaux, ça demande un certain nombre de stratégies. Tu parlais d'auto-censure : évidemment qu'on s'autocensure. Et même sur Instagram, autant c'est très permissif vis-à-vis de toute une série de propos très problématiques, racistes, sexistes, etc., autant ça ne l'est pas vis-à-vis des propos militants. On se fait vite censurer, désactiver notre compte. »

Peut-on être féministe sur les réseaux sans forcément être dans le combat militant ?

L.R. : « En tant que féministe, on a une espèce d'injonction à devoir argumenter, discuter, expliquer. Mais non ! Dans la vie réelle, il y a des gens que je ne fréquenterais pas. Je ne vois pas pourquoi je les fréquenterais sur Internet ! On est, de toute façon, dans une communication très polarisée et chacun reste sur ses positions. »

B.D. : « Certaines personnes viennent te parler pour t'agacer, t'épuiser, te faire perdre ton temps. Mais il y a aussi toute une partie d'un public parmi les dominants qui est en demande de pédagogie. Là où ça prend des proportions qui sont énormes, c'est quand on t'envoie des messages privés pour une question dont on pourrait trouver la réponse sur Google hyper facilement. Et encore ici, on parle entre féministes blanches. Donc il y a toute une réalité qui est bien pire que ce que nous vivons [voir p. 26, ndlr]. »

Elon Musk, proche de l'alt-right (mouvement politique se plaçant à l'extrême droite) et qui tient des propos ultraconservateurs et antisémites¹, a racheté Twitter.

D'une façon générale, on assiste à la montée de l'extrême droite partout, y compris en Belgique, alors que les élections approchent. En tant que femmes actives et chercheuses sur les réseaux sociaux, vous avez peur pour la démocratie ?

B.D. : « J'ai l'impression qu'il y a un million de choses à dire là-dessus et qu'en même temps, la réponse est très évidente : évidemment. Oui. J'ai peur pour la démocratie. Les grands réseaux sociaux dont on parle ici ne sont que le pur produit du capitalisme et du patriarcat. Ils sont donc, je pense, des bons terrains pour prendre le pouls de cette montée vraiment retentissante de l'extrême droite. Donc oui, bien sûr que la démocratie est en danger. »

L.R. : « Il y a, selon moi, une "démocratisation" de l'extrême droite. Elle emprunte une voie démocratique, notamment avec tout un discours dit féministe mais qui est ancré à l'extrême droite (contre l'avortement, etc.). On a laissé progressivement, au nom d'un tas de choses, ces discours, ceux par exemple de Marine Le Pen en France, se tenir en toute impunité, se lisser petit à petit. Il y a aussi une instrumentalisation du féminisme, une instrumentalisation des femmes dans la propagation de ces discours qui visent en fait à l'exclusion, au racisme, etc. »

B.D. : « Je trouve ce que dit Laurence très juste. Cela dépasse tout à fait les réseaux sociaux, cette voie démocratique comme tu dis. On le voit dans les médias, dans la recherche, toute la crispation autour des approches critiques, des études de genre, des études décoloniales, etc. Il y a différents pôles dans la société où on remarque cette montée de façon vraiment flagrante. »

Quelles seraient, selon vous, des pistes de réflexion, d'avenir ? On fait quoi, face à ces constats ?

L.R. : « On continue ! Il y a des choses rassurantes, notamment par rapport à la jeunesse. Mes étudiants et étudiantes d'aujourd'hui me semblent beaucoup plus engagé-es. Il y a, évidemment, toujours eu des personnes engagées, mais là, j'ai l'impression d'un engagement plus large sur les questions économiques, sur les questions écologiques et sur les questions de genre. Je pense que là, on a quand même de l'espérance. Et puis, par rapport à la technologie, si on repense au moment où l'imprimerie est arrivée, l'historienne Éliane Viennot en dit aujourd'hui que cela avait été à la fois une propulsion du discours misogynie et en même temps l'accès pour les femmes à la culture livresque et savante. Nous sommes donc dans une sorte de tiraillement et il faut tirer du bon côté. Je suis quelqu'un de plutôt optimiste. »

B.D. : « Je pense qu'on peut aussi se poser cette question : faut-il rester dans ces réseaux, marqués par le capitalisme et le patriarcat, mais pour tout de même occuper ces espaces ? Ou est-ce qu'il s'agit de créer de nouveaux espaces avec des nouvelles règles, quitte à avoir une forme d'entre-soi ou à rester plus auprès d'un seul public ? À mon avis, la réponse se trouve des deux côtés. Moi j'ai choisi Instagram, mais il y a plein d'initiatives qui voient le jour pour justement créer de nouveaux espaces qui essayent d'être le plus possible dépourvus des systèmes de domination. Je sais qu'il y a des choses qui se passent sur Discord [*un logiciel gratuit de messagerie instantanée qui propose de s'abonner à des lieux de discussions féministes, ndlr*], mais je n'ai pas l'impression que ce soit encore très développé. Pour les artistes et les créateurs/trices, il y a aussi Patreon qui permet d'avoir une page pour laquelle tu es rémunéré-e [*une plateforme de financement participatif qui permet à des artistes de recevoir des sponsors et des petites contributions de leur communauté, ndlr*]. Là, il y a une modération plus importante que sur Instagram, par exemple. Mais ça pose d'autres questions, notamment en termes d'accessibilité, puisque c'est payant. Il y a aussi Mastodon [*un réseau social créé pour que les personnes déçues de Twitter puissent se rassembler ailleurs, ndlr*], mais je n'y suis jamais allée. Je pense aussi à sortir des réseaux sociaux pour trouver des pairs, des espaces physiques où se rassembler, comme des bars ou des festivals. »

L.R. : « Je pense aussi à des groupes de lecture ou même à de petites initiatives locales. Dans un village, via des rencontres inter-générationnelles. Des endroits où la question de respect pourrait être centrale. Les associations de terrain sont hyper importantes. Même si les violences sont toujours possibles. Mais il y a des espaces qui sont là. Il y a aussi des jeunes en train d'imaginer des nouveaux lieux qu'on ne connaît pas encore ! »

« Les grands réseaux sociaux dont on parle ici sont des bons terrains pour prendre le pouls de cette montée vraiment retentissante de l'extrême droite. Donc oui, bien sûr que la démocratie est en danger. »

Le message, c'est donc de garder espoir ? De continuer, tout en se protégeant ?

L.R. : « Il y a eu deux moments. D'abord, celui de la riposte, du contre-discours. Maintenant, on peut se concentrer sur des lieux de discours alternatifs, trouver d'autres voies et d'autres voix. Il y a par exemple aujourd'hui une parole féministe et poétique qui était totalement invisible et qui ne rentre pas dans le type de discours "je réponds à la violence par la violence".

Il y a une émulation, des tas de voix se lèvent, qui n'avaient pas accès à des espaces de parole auparavant.

Je pense que là, il y a aussi des pistes que l'on doit creuser et valoriser. »

B.D. : « Pour conclure, j'ajouterais aussi qu'il faut s'approprier ces discours et les transformer en actes. Il faut les mettre en action. Je crois que c'est très important de ne pas perdre ça de vue. Il y a des choses qui émergent, qui visiblement sont possibles. Il y a des espaces à prendre. » ●



1. « La dérive complotiste d'Elon Musk culmine avec son tweet antisémite et fait vaciller X », *Le Monde*, 18 novembre 2023.